

Une recherche sur le roman au XVIIIe siècle

Michel Gilot et Jean Sgard

Volume 3, numéro 2, août 1970

Critique littéraire et enseignement

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500132ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500132ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gilot, M. & Sgard, J. (1970). Une recherche sur le roman au XVIIIe siècle. *Études littéraires*, 3(2), 213–219. <https://doi.org/10.7202/500132ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1970

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

UNE RECHERCHE SUR LE ROMAN AU XVIII^e SIÈCLE

michel gilot et jean sgard

Avant d'aborder les problèmes que pose, dans une année de « maîtrise », une recherche sur les romans de la sensibilité au XVIII^e siècle, on s'interrogera sur le mot même de « recherche » appliqué aux sciences humaines, dans l'enseignement supérieur. Car ce mot a connu, depuis quelques années, une fortune singulière. La « mission fondamentale » de l'enseignement supérieur français, selon les termes de la loi d'orientation, est « l'élaboration et la transmission de la connaissance, le développement de la recherche et la formation des hommes » ; nos universités sont composées d'« unités d'enseignement et de recherche » dans lesquelles des enseignants-chercheurs se répartissent « les fonctions d'enseignement et les activités de recherche » ; l'enseignement est lui-même inséparable de la recherche, et l'étudiant spécialisé termine son double cycle d'études par un T.E.R., un « travail d'études et de recherche ». Ce lien de l'enseignement et de la recherche est hautement souhaitable ; il fonde véritablement l'enseignement supérieur car « l'élaboration de la connaissance » est déjà recherche, et la « formation des hommes » passe par une collaboration et une recherche commune. C'est là l'idéal ; dans la réalité, il en va un peu autrement.

La fonction de recherche, dans le domaine des études françaises en particulier, se heurte à de nombreuses difficultés. Elles tiennent d'abord à la situation générale de notre enseignement, à l'élargissement du recrutement étudiant, à l'insuffisance de l'encadrement, aux retards accumulés dans l'enseignement secondaire, au double rôle des Facultés des Lettres : fournir des maîtres selon les règles traditionnelles des concours de recrutement, et assurer une formation générale, en principe pluri-disciplinaire, à tous ceux qui ne se destinent pas à l'enseignement. En pratique, les deux premières années de licence seront consacrées à l'orientation, à l'initiation, à l'apprentissage des moyens d'expression plus qu'à la recherche, et celle-ci se trouvera généralement can-

tonnée en seconde année du deuxième cycle, au moment de la maîtrise spécialisée. Ce n'est pas que la recherche exige forcément une spécialisation ; des tentatives originales ont trouvé place dans des « unités de valeur » consacrées à l'apprentissage d'une méthode ou à l'étude d'un domaine précis ; un peu partout, on a souhaité que l'initiation porte sur les moyens de la recherche, sur les techniques de l'histoire littéraire ; mais on ne peut parler de recherche quand un groupe de travail se compose de plus de trente étudiants ou lorsque ceux-ci achoppent sur des difficultés d'expression.

Dans le second cycle, les difficultés sont d'un autre ordre. Ici, l'étudiant commence à envisager les échéances ; il emploiera le meilleur de son temps à préparer, s'il veut enseigner, des concours de recrutement dans lesquels la recherche n'a pas de place. Il n'exerce finalement sa liberté et son invention que dans le choix et la préparation de son T.E.R. S'agit-il enfin de recherche ? Rien n'est moins sûr : si le séminaire est surchargé, si le maître a la responsabilité de trente travaux ou plus, et c'est de loin le cas le plus fréquent, la direction se limitera à des conseils d'ami donnés en début d'année, et la recherche sera plutôt une aventure personnelle, souvent passionnante d'ailleurs, au cours de laquelle l'étudiant se cherche lui-même, affirme son goût, découvre les œuvres qu'il n'avait fait qu'entrevoir. Les méthodes, il les invente ou les réinvente au gré de ses lectures ; la valeur de ses résultats, l'utilité scientifique de son enquête, il ne s'en soucie pas, et son mémoire ira rejoindre dans les armoires de section ou dans les combles de la Faculté des centaines d'autres mémoires dont l'histoire littéraire, apparemment, n'a que faire. Combien de ces enquêtes attentives, de ces essais originaux auront connu la publication, ou jeté les bases d'un livre publié plus tard ? Le chiffre de 1/100 serait assurément optimiste. La recherche reste le fait des maîtres et elle est individuelle ; quant au prodigieux capital d'énergie que constitue le travail étudiant, il est dépensé en pure perte ; ces recherches sont vouées à l'oubli parce qu'il n'y a pas d'ensemble dans lequel elles puissent s'intégrer, parce qu'il n'y a pas de recherche organisée au niveau de l'enseignement, pas de publications dans lesquelles elles puissent se manifester.

Ces ensembles de recherches, il faudrait encore les imaginer, et définir par conséquent cette recherche dont on parle tant. S'il n'existe pas de recherche organisée au niveau de

l'enseignement littéraire, c'est peut-être parce que l'essentiel de notre travail continue de reposer sur une lecture et une réflexion individuelles ; et comment appeler science ou recherche ce qui est de l'ordre du vécu et du subjectif ? Pourtant, la critique actuelle nous invite à comprendre qu'il n'y a pas de lecture, pas de réflexion qui puisse se prétendre totalement individuelle. Nous ne lisons que du déjà lu, de la « littérature », c'est-à-dire une production triée, commentée, considérée comme significative par nos devanciers ; et nous ne pensons que du déjà pensé, selon des termes, des notions et une problématique hérités. S'il existe une recherche littéraire, elle doit porter d'abord sur l'objet de notre lecture, remettre en question les choix traditionnels, viser à l'inventaire des écrits et ne rien négliger (œuvres dites mineures, infra-littérature, périodiques, manuscrits), qu'il s'agisse de production passée ou actuelle. Elle doit porter d'autre part sur notre mode de lecture et de réflexion, sur cette compréhension qui semble intuitive et originale et qui relève en fait de méthodes invétérées, motivées par notre culture, notre milieu, notre société. Et l'on appellera recherche une réflexion méthodique sur un ensemble d'écrits parfaitement établi, cohérent et circonscrit, réflexion dont le but est de se mettre finalement en question elle-même, comme il arrive dans toutes les sciences humaines.

On peut donc imaginer au départ deux orientations de la recherche littéraire : d'une part on se propose d'inventorier un domaine de la connaissance, on part des fonds d'imprimés, de manuscrits et d'archives afin de restituer des ensembles (inventaire des périodiques, des correspondances, œuvres complètes d'un écrivain, production régionale, commerce et diffusion du livre, etc.) ; d'autre part, on s'interroge sur les significations : compréhension successive d'une œuvre, validité et confrontation des interprétations. Il va de soi que ces deux orientations sont simultanées : il n'y a pas d'inventaire qui vaille si l'on n'en connaît pas d'avance les moyens et les fins, ni de critique des méthodes sans référence à un domaine précis. Tout inventaire fécond demande qu'on définisse et remette sans cesse en question ses objectifs ; toute hypothèse suscite de nouvelles enquêtes. Il faudrait ici bien des nuances ; on voudrait préciser la notion d'inventaire selon qu'elle s'applique à un *corpus* ou à une œuvre particulière (inventaire de vocabulaire, de procédés stylistiques, d'images, etc.), définir aussi ce que sont les modes de lecture, les

interprétations, les méthodes. Cela reviendrait à définir la spécificité de l'histoire littéraire : elle est sans doute, par nature, inventaire ou gestion des choses écrites, et histoire de la lecture (lecture de l'œuvre par son auteur, par le public auquel elle s'adresse, et par tous les publics qui la font exister) ; mais il y faudrait un livre.

Voyons plutôt comment se développe une recherche « sur le terrain ». Le terrain est représenté en l'espèce, par un séminaire de C2 (certificat spécialisé de dernière année) consacré aux origines du préromantisme — les mots d' « origine » et de « préromantisme » étant eux-mêmes considérés comme suspects — . Deux enseignants dirigent simultanément ou par alternance un groupe de trente à quarante étudiants dont la moitié font un T.E.R. sur un romancier du XVIII^e siècle. Les étudiants apportent à l'œuvre commune leur curiosité, leurs exigences, leur goût du roman au XVIII^e siècle, une lecture neuve ; les enseignants y ajouteront leur insatisfaction de chercheurs. Existe-t-il un genre du « roman sensible » qui nous permette de mieux définir le « préromantisme » ? Rien n'est moins sûr. La notion de « préromantisme », tardive, procède d'une compréhension *a posteriori* et d'une sélection de thèmes qui n'ont pris toute leur valeur qu'à l'époque de Petrus Borel ou de Sainte-Beuve ; mais les thèmes en eux-mêmes sont éternels et récurrents ; ils ne prennent de sens que dans un ensemble culturel ; ils nous renvoient à des modes, à une mentalité collective, à une façon d'être au monde et de se situer par rapport à la société, autrement dit à une forme de sensibilité. La notion de « roman sensible » est, elle aussi, sélective ; elle suppose la mise à l'index de romans satiriques, philosophiques ou libertins. Or il semble bien que tous les romans du XVIII^e siècle soient des romans de la sensibilité. Insatisfaits de la problématique traditionnelle, nous poserons d'autres questions : sur quelle psychologie, sur quels schémas narratifs se fondent ces romans ? Qu'est-ce que la sensibilité au XVIII^e siècle, par quels mots et quelles notions s'exprime-t-elle ? Quels systèmes peut-on isoler, et quel rapport ont-ils avec la société, la science médicale, la religion, la philosophie de l'époque ? Comment vit-on dans ces romans, comment se développe la vie intérieure, comment est-elle expliquée, comment s'enchaînent les expériences et les aspirations ? À ce fourmillement de questions qui correspond à ce qu'on appelle en général un « problème » littéraire, on répondra par une « recherche ».

Établir un programme d'exposés et d'études (théorie des passions, définitions tirées des dictionnaires, schémas de la vie du cœur dans telle ou telle œuvre, psychologie des mouvements, pratiques sociales, etc.) et regrouper des T.E.R. autour des questions en suspens, ce n'est pas assez ; notre objet de recherche ne nous apparaît pas encore. Nous ferons donc un premier dépouillement de romans afin de nous libérer d'un certain nombre d'évidences trompeuses sur les « maîtres de la sensibilité » ; nous le ferons partir d'assez tôt dans le XVII^e siècle et nous n'excluons *a priori* aucune sorte de roman. Chacun, étudiant ou enseignant, étudie une œuvre précise, connue ou rare, dont il donne le signalement bibliographique, le thème central et les thèses secondaires, et dont il fait le dépouillement lexicologique partiel : une liste provisoire et empirique de cent mots lui permet d'établir un premier vocabulaire de la sensibilité ; la liste des références donne une première vue du vocabulaire d'un auteur ; de nouveaux mots peuvent être adjoints à la liste ; les mots qui apparaissent dans le texte avec un emploi original ou une définition font l'objet d'une fiche avec citation et référence complète. Ce premier inventaire des romans pourra être complété par des dépouillements de correspondances publiées ou inédites, ou de périodiques. L'entreprise pourrait paraître, dans ce dernier cas, illimitée si l'on ne disposait des premiers dépouillements de la presse réalisés par le Centre d'Étude des XVII^e et XVIII^e siècles : des interrogations par ordinateur portant sur des concepts comme « cœur », « passion », « instinct », « sentiment », « mélancolie » permettront de délimiter, à travers les périodiques actuellement dépouillés, quelques champs de recherche. Qu'en cours de route on soit amené à s'intéresser aux techniques de la bibliographie, de la description matérielle des éditions, des inventaires de correspondances, des relevés lexicologiques ou des enquêtes par ordinateur, et l'on saura mieux à quoi l'on s'engage quand on entreprend une recherche.

L'inventaire suppose un mode de lecture, et il en suscitera d'autres. Nous commençons par l'étude des mots. Il nous a paru que les termes de « sensibilité », « âme sensible », « passion », « mouvement », « égarement », « énergie », etc., étaient d'une ambiguïté redoutable, et qu'avant de nous livrer à des généralisations, il était urgent de retrouver le sens qu'ils avaient pour les écrivains du XVIII^e siècle. Le fichier collectif des emplois et définitions permettra une rapide étude dia-

chronique de chaque terme ; l'analyse du vocabulaire psychologique de chaque romancier, par le moyen des exposés ou des T.E.R., permet, à titre complémentaire, de situer chaque mot dans un ensemble particulier, celui de l'œuvre, ou d'une époque précise ou d'un registre littéraire. Un premier temps de l'enquête conduira à définir le réseau de notions psychologiques des romanciers les plus importants, de le comparer à celui des romanciers moins connus, à faire apparaître quelques systèmes cohérents (néo-cartésianisme, métaphysique du cœur, psychologie des mouvements, sensualisme) dans lesquels les notions d'inquiétude, de vide, de passion, de mélancolie, etc., prendront tout leur sens. Les mots, pas plus que les thèmes, ne permettent de caractériser à eux seuls une pensée ; ils entrent dans des chaînes, dans des systèmes explicatifs qu'il nous faut rétablir ; les déchiffrer, les ordonner, c'est un mode de lecture aussi vivant qu'un autre. À court terme, on peut espérer que ce mode de lecture permettra d'analyser des œuvres considérées trop simplement comme lyriques (Prévost, Tencin, Riccoboni), de mettre en relation cette analyse romanesque avec les grandes tendances de la philosophie des lumières, de mieux cerner l'articulation des thèmes moraux ou sentimentaux et des thèmes « libertins » (Laclos, Louvet). À long terme, d'autres lectures s'avéreront nécessaires : il faudra passer des systèmes psychologiques à la fonction du roman et à ses formes différentes, à la création de personnages, d'intrigues et de décors, c'est-à-dire à la mythologie romanesque ; cette mythologie collective demandera à son tour une analyse sociale et historique. Si l'on voit où commence une recherche, on ne sait pas où elle mènera : son but est précisément de multiplier les recherches ; ce que l'on trouve, ce que l'on fait (bibliographies, éditions, monographies, articles) est marginal par rapport à ce mouvement qu'on lance sans en connaître le terme. On sait que les livres ont été mal lus et les problèmes mal posés, on relit, on découvre du sens et l'on donne du sens, on entreprend un va-et-vient entre le passé et le présent, on se pose d'autres questions dont la dernière sera sans doute : qu'est-ce que la littérature ?

Qu'une recherche commence par poser son objet, par esquisser une méthode et qu'elle se développe dans d'autres méthodes et d'autres enquêtes, qu'elle ne trouve pas ce qu'elle cherchait, mais autre chose qui l'oblige à se renouveler, et qu'elle soit à elle-même son propre problème, cela

doit être. Que la recherche soit par nature collective, fondée sur le dialogue et la critique, et qu'elle doive trouver sa place dans l'Université, on le sait. La difficulté apparaît dès qu'on tente d'insérer cette recherche ambitieuse et illimitée dans une activité universitaire brève et soumise au renouvellement annuel : le rythme lent de la recherche et le cycle court de l'étude vont difficilement de pair. Faut-il limiter l'enseignement de contenu pour insister sur l'apprentissage des méthodes ? Même s'il est profitable à l'étudiant de savoir poser un problème et d'envisager tous les moyens de le résoudre, il reste que sa brève année de maîtrise doit aussi lui ouvrir des horizons, le faire vivre avec des œuvres, lui permettre de combler des lacunes dans le domaine qui l'intéresse le plus ; quelle que soit la rigueur de l'enquête, il faudra aussi respirer, discuter sur les textes, se livrer aux synthèses provisoires et à la prospective. Comment alors progresser d'une année sur l'autre ? Si l'on dépose des traces écrites du travail de l'année (fichier, mémoires, comptes rendus), si l'on consacre le premier mois de travail de l'année à un rappel des résultats obtenus l'année précédente, peut-être évitera-t-on la discontinuité : peut-être la recherche existera-t-elle autrement que dans la rêverie des maîtres. Mais pour exister réellement, il faudrait encore qu'elle se manifeste dans des travaux cohérents et utilisables, pour ne pas dire publiables. On ne pourra vraiment parler de recherche littéraire dans l'Université que le jour où les résultats d'enquêtes, de discussions méthodiques, de synthèses partielles menées par les étudiants et les maîtres se traduiront en ouvrages collectifs ; ce n'est pas absolument inconcevable, et l'on pourrait imaginer les T.E.R. comme les éléments ou les chapitres d'un livre composé en collaboration ; mais cela suppose que le maître renonce à une part de son travail personnel pour participer à un travail collectif qui lui coûtera plus de temps et plus d'énergie ; cela suppose que l'étudiant se consacre à une tâche totalement distincte de la préparation des concours ; cela suppose encore, entre les universités, une coordination des travaux qui évite les recherches « sauvages » ou à double emploi, donc un système de publications et de bulletins de liaisons soustraits à la loi du commerce. On commence par le roman au XVIII^e siècle et l'on finit par l'université idéale ; nous ne sommes pas au bout de nos peines.